

Les dalles de la morgue

Le venin dans la plume. Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la république de Gérard Noiriel

Pierre Popovic

Numéro 272, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

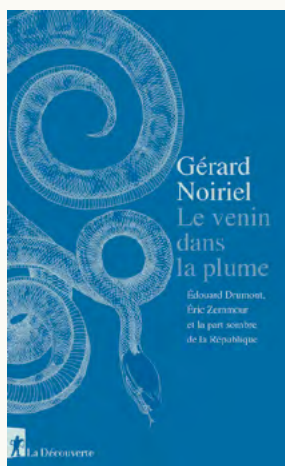
Popovic, P. (2020). Compte rendu de [Les dalles de la morgue / *Le venin dans la plume. Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la république* de Gérard Noiriel]. *Spirale*, (272), 86–88.

LES DALLES DE LA MORGUE

LE VENIN DANS
LA PLUME.
ÉDOUARD
DRUMONT,
ÉRIC ZEMMOUR
ET LA PART
SOMBRE DE
LA RÉPUBLIQUE

GÉRARD NOIRIEL

La Découverte, 2019, 252 p.



Diffusés dans l'Hexagone depuis 20 ans, ses propos et ses œuvres sont virulents et réactionnaires, ce qui en soi justifierait un essai comme *Le venin dans la plume*. Mais une indignation supplémentaire a poussé Gérard Noiriel à l'écrire. Il y a qu'Éric Zemmour se prétend historien alors qu'il se moque des règles déontologiques de la recherche historique et qu'il ne cesse d'étaler un mépris sifflant à l'égard des historiens de métier. À ses essais racoleurs, Noiriel oppose une histoire respectueuse des principes de sa discipline : se baser sur des sources d'origines diverses, mesurer leur fiabilité et les confronter les unes aux autres ; se donner un cadre heuristique cohérent ; bâtir une méthode apte à l'exploration des hypothèses de départ ; faire retour sur ces dernières à mesure que le travail de recherche et d'analyse se développe ; douter ; chercher à comprendre et non à juger le devenir des sociétés humaines ; s'interdire de faire des procès à l'égard de tel ou tel individu ou groupe social ; éviter tout manichéisme ; tenir compte de la complexité des pratiques sociales et des destins individuels ; présenter le résultat de ce (long) travail à la communauté et aux institutions scientifiques de manière à ce qu'il soit évalué et débattu ; ne pas omettre de doubler l'ouvrage d'érudition d'une vulgarisation intelligente et soignée¹. Cette démarche n'ignore pas que tout savoir est traversé par son temps et lié à l'état de la société dans laquelle il se conquiert, mais ses protocoles d'exercice ont précisément pour but de juguler les influences délétères, les présupposés hasardeux, les faux arguments et les traits caractériels.

D'UN EXCLUSIVISME, L'AUTRE

Ce qu'Anaxagore de Clazomène disait jadis de la nature, à savoir que « [r]ien ne naît ni ne périt » mais que tout évolue à coups de recombinaisons, de séparations et de dérives, vaut aussi pour les choses de l'esprit. Gérard Noiriel ne l'ignore pas et en refait le constat quand il compare les proses d'Édouard Drumont (*La France juive*, 1886 ; *La fin d'un monde*, 1889 ; *Les Juifs contre la France*, 1899) et d'Éric Zemmour (*Mélancolie française*, 2010 ; *Le suicide français*, 2016 ; *Destin français*, 2018²). L'énumération de ces titres indique une obsession endogame entée sur le motif anxigène de la disparition. La première partie de l'essai confronte les parcours des deux publicistes tout en les replaçant dans leurs conjonctures sociohistoriques respectives. Leurs principales caractéristiques communes sont les suivantes : ils sont issus d'un milieu plutôt modeste ; ils ont la nostalgie du Paris de leur enfance ; ils viennent d'une famille de migrants³ ; ils

1

Non seulement par des livres accessibles, mais aussi par des conférences, des expositions, des sites informatiques, et des activités pédagogiques et culturelles destinées au plus large public possible.

2

Dans la suite de cet article, Édouard Drumont et Éric Zemmour seront désignés par les initiales ED et EZ lorsqu'il sera question d'une comparaison directe entre leurs présupposés et leur prose.

3

Du nord de la France à Paris pour ED, de Kabylie à Paris pour EZ.

4

En raison de l'amélioration des moyens d'édition et de diffusion de la presse à la fin du XIX^e siècle, pour ED; en raison des nouvelles technologies et des nouveaux modes de communication et d'information qu'elles proposent à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, pour EZ.

5

Voir par exemple les opuscules de Dimitri Casali, de Jean-Christian Petitfils, de Michel De Jaeghere ou de Jean Sévillia.

placent leurs espoirs de réussite sociale dans l'école, et particulièrement dans la littérature; ils échouent dans leur rêve de devenir professeur ou écrivain et se reconvertissent dans un journalisme en pleine croissance⁴, non sans éprouver un besoin de revanche sociale; une fois le succès acquis, ils prennent de grands airs. Rien ne laissait présager qu'ils allaient devenir des clairons de l'extrême droite et verser, l'un dans l'antisémitisme, l'autre dans l'islamophobie. Leur popularité repose sur des *patterns* puisés dans la parole publique, qu'ils vernissent de fausse science, enduisent de *pathos* nationalo-patriotique et garnissent de sophismes. La *doxa* exclusiviste à laquelle ils contribuent se donne des allures de forte pensée en utilisant systématiquement les mots « problème » ou « question » pour désigner des groupes différents des gentils et natifs nationaux, ce qui donne cette scie : le « problème de l'immigration », le « problème des migrants », la « question juive », la « question musulmane ». La même *doxa* embarque ses adhérents dans des récits inspirés du « roman populaire », lequel, depuis *Coëlina ou L'enfant du mystère* et *Les mystères de Paris*, a pour personnel ce tiercé gagnant : des victimes, des coupables, un justicier. Elle cultive « l'idée que l'origine d'une personne est un critère dont il faut tenir compte pour apprécier sa loyauté à l'égard de la nation ». Ce sont là des fondamentaux que tous les discours d'exclusion reprennent et adaptent aux circonstances.

Ce premier chapitre n'est pas inutile, mais il a trois défauts. Le titre et le dessin figurant sur la première de couverture, un serpent peu amène déroulant ses anneaux, précèdent une exploitation fréquente de formulations reptiliennes du genre « distiller son venin ». Il aurait mieux valu éviter ce genre d'animalisation dont les connotations sont malgracieuses. En second lieu, bien qu'une note précise qu'il ne s'agit pas de défendre la corporation des historiens reconnus par les institutions, c'est tout de même bien un peu cela qui se produit. Il aurait été plus adroit de présenter le champ des études historiques comme le lieu d'un affrontement entre une histoire savante, dont les tenants sont garants de sa dimension scientifique qu'ils soient de gauche ou de droite, et une essayistique dont maintes réalisations nourrissent directement les travaux de EZ. En effet, c'est sur le terrain de l'essai que se rencontrent les praticiens d'une histoire nationale à l'ancienne, identitaire jusqu'à la corde. Idéologues déguisés en experts, ils cultivent ce ton épique, ce virilisme idiot, ce pittoresque de rencontre et ce moralisme étrange qui conviennent à l'exaltation des « grands hommes », ainsi qu'à la représentation d'une collectivité étanche, définie organiquement par le droit du sang, dont le passé fut glorieux, tandis que le présent, lui, décatisseur en diable, aurait comme un coup de mou⁵. Enfin, l'insertion dans le texte de sa propre biographie intellectuelle par Noirielle, juste après celle de Zemmour, crée du malaise. Ce voisinage finit par dire, quand bien même ce n'est pas son but, que s'ils viennent tous deux d'un milieu modeste, il y en a un qui a réussi ses études et qui est resté fidèle à son quartier d'origine, et l'autre pas. Il serait difficile d'être plus maladroit, d'abord parce que ce genre de constat n'a aucune valeur sociologique, ensuite parce que plus loin, l'historien va pourfendre la propension de Zemmour à saupoudrer sa prose de *flashes* d'« ego-biographie » tenant lieu d'argument ou de preuve pour soutenir des thèses qui ne sont jamais que des opinions tendancieuses.

LA FRANCE N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT

C'est dans ses deux chapitres centraux que l'essai est le plus substantiel, là où il procède à l'examen de la rhétorique captieuse et du récit décliniste montés par EZ, lesquels récit et rhétorique sont identiques chez ED, à deux choses près : les conjonctures politiques et médiatiques ont changé ; l'objet de haine est le juif chez l'un, le musulman chez l'autre. Un même schéma narratif gouverne leur prose. L'histoire est celle d'un « nous », dont ils sont les porte-paroles, les défenseurs, les Roland autoproclamés, menant un « combat courageux » contre des autres (« eux »). Le « nous », c'est la France, atteinte d'une « maladie mortelle », gangrenée qu'elle est par des forces sournoises, par un « internationalisme » qui grignote ses valeurs et la destine à connaître le même sort que la Pologne (ED) et par « un multiculturalisme qui est une machine de guerre contre les valeurs de la République française » (EZ). Un même « effondrement économique », escorté de faits divers au goût du jour, est tenu pour l'indice nosologique d'un déclin national dramatique. Il y a un coupable, bien sûr, que les deux publicistes désignent à l'unisson : le « parti de l'étranger », soutenu par « ceux qui défendent les droits de l'homme » (ED), adoubé par ceux qui chérissent la « religion des droits de l'homme » ainsi que par les « élites méprisantes », les « bien-pensants », les « politiquement corrects », les « bobos » et al. (EZ). De quelque côté qu'ils la prennent, la France, pour tous les deux, « c'était mieux avant ». Elle est d'ores et déjà la proie d'un « démembrement » (ED) et d'un « grand remplacement⁶ ? » (EZ), sa population franco-française étant appelée à « disparaître » et à être remplacée, hier par les Juifs (ED), demain par les musulmans (EZ).

ED et EZ affectionnent un mécanisme d'inversion typique des idéologies exclusivistes⁷. Par son allure paradoxale, il alerte, fait frémir les dandys tardifs et fascine les crédules. En ce domaine, Zemmour est un champion. Chez lui, les minorités dominent les majorités ; les universitaires sont aveugles et forment une « mafia » ; le divorce est une saloperie ; Zola était d'un « nihilisme éradicateur » ; l'antiracisme est un racisme ; les droits de l'homme sont une idéologie meurtrière idolâtrée par les élites ; le féminisme rend la femme esclave d'elle-même ; Pétain et Vichy protégèrent les juifs (et Paxton est du « parti de l'étranger ») ; en France, « on-ne-peut-plus-rien-dire » ; l'homme blanc hétérosexuel est une espèce menacée, etc. Au terme de sa démonstration, laquelle repose sur des commentaires précis de citations dûment référencées, Noiriel conclut que Drumont a mis au point « les règles d'une "grammaire" identitaire que Zemmour n'a fait qu'adapter à l'actualité de notre temps ». Il souligne cependant que, par rapport à ED, EZ bénéficie de beaucoup plus de lieux où exposer sa vision de la France déliquescence. Ses relais médiatiques et les moyens technologiques dont il dispose (objets du quatrième et dernier chapitre) sont infiniment plus importants, et d'une efficacité d'autant plus grande que ce rayonnement est favorisé par

un retour de l'extrême droite en divers pays. En ce sens, les provocations ostentatoires de Zemmour ne font diversion qu'en apparence. Qu'il donne un sens général à tel ou tel fait divers ; qu'il établisse un amalgame ignoble entre des groupes nombrables de terroristes dangereux et les cinq millions de musulmans qui vivent en France (dont il a laissé entendre qu'il serait bon de les renvoyer tous dans leur pays d'origine) ; qu'il balance à la régale que « la plupart des trafiquants sont noirs et arabes » ; qu'il délire en susurrant que Mai 68 fut « un moment essentiel dans l'histoire du "suicide français" » ; qu'il s'en prenne au « halal », aux prénoms « étrangers » donnés aux enfants, à la dégradation de la langue (par « les autres ») ou aux « naturalisations abusives » ; qu'il tienne Voltaire pour un « traître » qui a la « détestation du peuple français », Aznavour pour un homophile irresponsable à cause de sa chanson *Comme ils disent* ou Simone de Beauvoir et Simone Veil pour des étrangères de l'intérieur (elles ont gravement nui à la merveilleuse famille traditionnelle) : tout cela finit de petit bout en petit bout par accoucher d'une petite musique brune dont la délectation morose n'adoucit pas les mœurs. Cette ritournelle est serinée par un prophète qui jouit d'être de malheur et qui annonce la venue proche d'une guerre civile, en des termes (il va falloir « se battre ») qui suggèrent qu'il faut s'y préparer si « nous » voulons survivre. Parmi la théorie des infâmes qui plongèrent et plongent encore la France dans les marais de la déglingue finale surgit çà et là mon ami Victor Hugo. Je croyais benoîtement que, s'il y avait quelqu'un qui avait contribué à mettre la France sur la *map* de la culture mondiale, c'était lui. Que nenni ! Quel bobo naïf je suis ! Car c'est évident ! Hugo est le responsable par excellence de la décadence de la France ! Ce saligaud défendit les criminels contre les honnêtes gens et instilla le poison de « la compassion » dans les veines de la nation ! Revenons sur terre... « Le *Te Deum* du 1^{er} janvier 1852⁸ », poème inclus dans *Les châtiments*, ironise sur l'appui que le haut-clergé apporta à la prise de pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte. En deux vers, Hugo rappelle ceux qui ont payé de leur vie leur opposition au coup d'État du 2 décembre 1851 : « Archevêque, on a pris, pour bâtir ton autel, / Les dalles de la morgue. » Comme il l'a toujours fait devant des évocations complaisantes de la guerre et de la mort, Hugo aurait jugé que c'est d'un matériau semblable que les écrits de Drumont et de Zemmour sont faits.

⁶ Cette expression, prisée par l'extrême droite, est de l'écrivain Renaud Camus.

⁷ Sur ces idéologies de l'exclusion, il importe de rappeler les travaux fondamentaux de Zeev Sternhell, Benjamin Stora, Colette Guillaumin et Marc Angenot.

⁸ *Les Châtiments*, Livre Premier : *La société est sauvée*, vi.